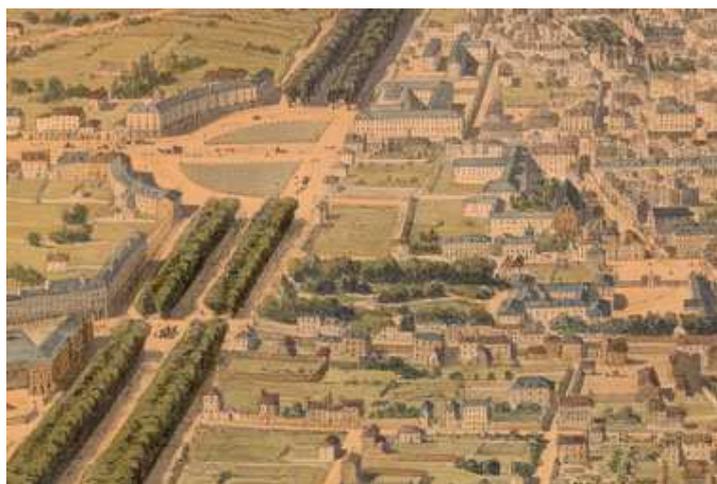


Littérature et société

ROMAN, CHANSONS ET FETES AU TEMPS DE BALZAC AUTOUR D'UNE VISITE OFFICIELLE A TOURS EN 1814



Dossier réalisé en 2011 par

Alain Pauquet ,
professeur missionné pour les actions éducatives
aux Archives départementales d'Indre-et-Loire

Anne Debal-Morche
Conservatrice en chef du patrimoine
aux Archives départementales d'Indre-et-Loire



"J'eus un soudain désir d'être duc d'Angoulême...." (Balzac, *Le Lys dans la vallée*)

Ce dossier et les thèmes de travail qu'il propose ont été élaborés à partir d'un ensemble de documents extraits des Archives départementales (notes préfectorales, courriers, plans cadastraux, journaux et gravures d'époque, fonds privé Papion du Château) et d'autres sources littéraires et iconographiques (*Mémoires* et *Chansons* de Béranger, extraits du *Lys dans la vallée* d'Honoré de Balzac, gravures et tableaux du début du 19^e siècle déjà publiées).

Il a été conçu et expérimenté pour une classe de seconde générale de lycée (Lycée Jean Monnet de Joué-les-Tours, 37) dans le cadre de l'option "*Littérature et société*", à la demande de deux professeurs de lettres et d'histoire de l'établissement.

Le prétexte de ce dossier a été fourni par ce passage du roman de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, où l'auteur met en scène le jeune Félix de Vandenesse embrassant fiévreusement l'épaule nue de Mme de Mortsauf, à l'issue d'un bal donné en l'honneur de la visite du duc d'Angoulême à Tours. Récit qui s'avère en partie autobiographique, car Balzac avait 15 ans lorsque ce bal eut réellement lieu en 1814 à la Préfecture de Tours à l'occasion de la visite bien réelle, elle aussi, du duc d'Angoulême.

Neveu de Louis XVIII, fils aîné du futur Charles X et figure de proue de la Monarchie restaurée, Louis-Antoine, duc d'Angoulême, parcourait la France après la chute de Napoléon et il visita la Touraine à deux reprises en 1814.

Ses visites officielles donnent l'occasion d'explorer le contexte politique, social et même urbanistique et culturel du début du 19^e siècle et de les confronter à l'imaginaire littéraire d'un écrivain célèbre : Balzac né précisément à Tours en 1799.

Le dossier se décline selon huit thèmes de travail comprenant chacun un ensemble de documents et un questionnaire dont l'exploitation peut déboucher sur un exposé oral ou une synthèse écrite, encore un diaporama, une exposition, etc.

1. La fin du Premier Empire vue par Béranger :
2. Une réception officielle à Tours en 1814 : comment l'organiser ?
3. Discours royalistes adressés au duc d'Angoulême
4. La chanson politique en 1814 : satire, flatterie et dérision
5. Une visite officielle racontée par la presse locale
6. A quoi ressemblait Tours en 1814 ?
7. Costumes et uniformes de l'Empire à la Restauration
8. Conseils à un apprenti poète : lettres de Balzac, Béranger et Victor Hugo

On pourra diviser la classe en groupes et faire étudier chacun des thèmes par un groupe, les thèmes étant complémentaires. Chaque thème peut également être traité séparément de l'ensemble, dans le cadre de séquences plus ponctuelles.

1. Liste des thèmes de travail et des documents

Thème 1

1814 : la fin du 1er Empire vue par Béranger

- Extraits de " *Ma biographie* " par P.J de Béranger. Edition posthume 1860. Perrotin éditeur.

Thème 2

Une réception officielle en 1814. Comment l'organiser ?

- Lettre du maire de Tours au préfet d'Indre-et-Loire. 20 avril 1814. (AD37, 1 M 383)
- Affiche. Extrait des registres de la mairie de Tours. 26 juillet 1814. (AD37, 1 M 383)
- *Journal politique et littéraire d'Indre-et-Loire*. 27 juillet 1814.
- Lettre du comte de Damas au préfet d'Indre-et-Loire. 30 juillet 1814. (AD37, 1 M 383)
- Peinture. Réception par Louis XVIII de Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, future épouse du duc de Berry (frère du duc d'Angoulême) à son arrivée en France. Musée de Versailles.

Thème 3

Discours royalistes adressés au duc d'Angoulême en 1814.

- Discours d'un maire (non signé, et sans mention de la commune). (AD37, 1 M 383)
- Discours du préfet, le comte de Kergariou, adressé au duc d'Angoulême. (AD37, 1 M 383)
- Estampe : Portrait de la famille royale. 1816. Collection particulière.

Thème 4

La Chanson politique en 1814 : satire, flatterie et dérision

Extraits du recueil "*Chansons de Béranger*". Edition posthume 1860. Perrotin édit.

- **Béranger : "Le roi d'Yvetot". Mai 1813**
- **Béranger : "Le bon français". Mai 1814**
- **Béranger : "Requête présentée par les chiens de qualité". Juin 1814**

Auteur anonyme : « *Charmante Gabrielle* ». Couplets chantés au duc d'Angoulême lors de sa visite à Tours, sur l'air de "*Charmante Gabrielle*"(Gabrielle d'Estrées), une chanson du 16^e siècle. (AD37, 1 M 383)

Thème 5

Une visite officielle vue par la presse locale

- *Journal politique et littéraire d'Indre-et-Loire*. 10 août 1814.
- Compte-rendu, ni signé, ni daté, provenant des archives du cabinet du préfet (réceptions officielles). (AD37, 1 M 383)

Thème 6

A quoi ressemblait Tours en 1814 ?

- Plan de la ville de Tours au 19^{ème} siècle (AD37, V-1-1-7)
- Carte historique. Plan édité au début du 20^{ème} siècle. (AD37, 7 Fi 220)
- Vue aérienne de la ville de Tours. s.d. Début 19^e s.
- Affiche. Arrêté de la ville de Tours réglementant le cortège le 23 mai 1814. (AD37, 1M 383)
- Acte de vente de l'hôtel Papion. 26 octobre 1824. (AD37 27 J 30)

Thème 7

Costumes et uniformes de l'Empire à la Restauration

Illustrations extraite de l'ouvrage *La mode, Histoire et Société*, éditions Hachette, 1983.

- Modes de Paris. Journal des modes et des dames. Costumes parisiens. 1810
- Modes de Paris. Journal des modes et des dames. Costumes parisiens. 1821.
- Dessin de robe de bal. Mode française de 1824. *Corriere delle dame, 1824.*
- Reproduction photographique d'une peinture de Jacques Louis DAVID : Les filles de Joseph Bonaparte (1822). Rome, Musée Napoléon.

Uniformes militaires. La garde royale.1814-1824. Illustrations Maurice Toussaint.

Extraits de l'ouvrage d'Alex Cart *Uniformes des régiments français de Louis XV à nos jours*. Paris, 1945.

Thème 8

Des conseils à un apprenti poète : lettres de Balzac, Béranger et Victor Hugo

- *Messéniennes Polonaises*. Poésies publiées par Ferdinand Papion du Château. Paris. 1832.
- Lettre de Victor Hugo (AD37 27 J 99)
- Lettre de Béranger, 22 mars 1839 (AD37 27 J 94)
- **Lettre de Balzac, 16 février 1834 (AD37 27 J 94)**

2. Honoré de BALZAC : extrait du "Lys dans la vallée"

"Le lys dans la vallée" a été écrit par Balzac en 1835, lors de ses séjours au château de Saché, près de Tours, chez son ami L. de Margonne. Il a été publié en 1836.

Inspiré de nombreux souvenirs de jeunesse, ce roman est très autobiographique. On a pu rapprocher ainsi le personnage de Mme de Mortsauf de Laure de Berny qui fut un temps la compagne de Balzac, malgré leur différence d'âge (elle avait 23 ans de plus que lui).

[la réception du duc d'Angoulême]

.....

De grands événements, auxquels j'étais étranger, se préparaient alors. Parti de Bordeaux pour rejoindre Louis XVIII à Paris, le duc d'Angoulême recevait, à son passage dans chaque ville, des ovations préparées par l'enthousiasme qui saisissait la vieille France au retour des Bourbons. La Touraine en émoi pour ses princes légitimes, la ville en rumeur, les fenêtres pavoisées, les habitants endimanchés, les apprêts d'une fête, et ce je ne sais quoi répandu dans l'air et qui grise, me donnèrent l'envie d'assister au bal offert au prince. Quand je me mis de l'audace au front pour exprimer ce désir à ma mère, alors trop malade pour pouvoir assister à la fête, elle se courrouça grandement. Arrivais-je du Congo pour ne rien savoir ? Comment pouvais-je imaginer que notre famille ne serait pas représentée à ce bal ? En l'absence de mon père et de mon frère, n'était-ce pas à moi d'y aller ? N'avais-je pas une mère ? Ne pensait-elle pas au bonheur de ses enfants ? En un moment le fils quasi dévoué devenait un personnage. Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites, par lesquelles ma mère accueillit ma supplique. Je questionnai mes sœurs, et j'appris que ma mère, à laquelle plaisaient ces coups de théâtre, s'était forcément occupée de ma toilette. Surpris par les exigences de ses pratiques, aucun tailleur de Tours n'avait pu se charger de mon équipement. Ma mère avait mandé son ouvrière à la journée, qui, suivant l'usage des provinces, savait faire toute espèce de couture. Un habit bleu barbeau me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés ; les gilets d'homme se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père ; pour la première fois j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate. Quand je fus habillé, je me ressemblai si peu, que mes sœurs me donnèrent par leurs compliments le courage de paraître devant la Touraine assemblée. Entreprise ardue ! Cette fête comportait trop d'appelés pour qu'il y eût beaucoup d'élus. Grâce à l'exiguïté de ma taille, je me faufilai sous une tente construite dans les jardins de la maison Papion, et j'arrivai près du fauteuil où trônait le prince. En un moment je fus suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, par les tentures rouges, par les ornements dorés, par les toilettes et les diamants de la première fête publique à laquelle j'assistais.

J'étais poussé par une foule d'hommes et de femmes qui se ruiaient les uns sur les autres et se heurtaient dans un nuage de poussière. Les cuivres ardents et les éclats bourbonniens de la musique militaire étaient étouffés sous le hourra des : Vive le duc d'Angoulême! vive le roi ! vivent les Bourbons!

Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même.

Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler ainsi à ces princes qui paraient devant un public ébahi. La naïve envie du Tourangeau fit éclore une ambition que mon caractère et les circonstances ennoblirent. Qui n'a pas jaloué cette adoration dont l'année suivante je vis une répétition grandiose, quand Paris tout entier se précipita vers l'empereur à son retour de l'île d'Elbe ? Cet empire exercé sur les masses, dont les sentiments et la vie se déchargent dans une seule âme, me voua soudain à la gloire, cette prêtresse qui égorge les Français d'aujourd'hui, comme autrefois la druidesse sacrifiait les Gaulois. Puis tout à coup je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs, et les combler en me jetant au cœur de la royauté. Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très-grimaud en ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise cause par le piétinement auquel oblige une foule à côtoyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds, gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée, où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloès, un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies, sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées, qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que n'eût été ma main.

Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés, et d'une rondeur parfaite, étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent les amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies ; le brillant des cheveux, lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille ; les lignes blanches, que le peigne y avait dessinées, et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula ma tête. Cette femme poussa un cri perçant, que la musique empêcha d'entendre; elle se retourna, me vit et me dit : «Monsieur ?» Ah ! si elle avait dit : «Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ?» je l'aurais tuée peut-être ; mais à ce monsieur ! des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage, que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie dont elle est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position, alors seulement je compris que j'étais fagotté comme le singe d'un Savoyard ; j'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer, gardant sur les lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux.

Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue, et revins me coucher métamorphosé.

.....

3. La réception du duc d'Angoulême à Tours en 1814

Le contexte historique national

La Restauration (1814-1830)

1814: l'effondrement de l'empire de Napoléon 1er

Après la catastrophique campagne de Russie de 1812, l'empire s'écroule. La défaite de Napoléon face à la Russie va amener certains alliés de l'empire à changer de camp, comme les Prussiens. En 1813, les Autrichiens se soulèvent également malgré le fait que Napoléon est marié avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur François 1er d'Autriche.

Les Anglais, les Russes, les Prussiens, et les Autrichiens, forment la coalition des «Alliés».

Le 30 mars 1814, Paris capitule et les Alliés entrent dans la capitale le 31 mars.

Le 5 avril 1814, Napoléon abdique. Un gouvernement provisoire est formé, dirigé par Talleyrand.

La première Restauration : le rétablissement des Bourbons (mai 1814 - mars 1815)

Napoléon est exilé sur l'île d'Elbe en Méditerranée,

- il propose aux Alliés que sa femme, Marie-Louise, exerce la régence jusqu'à ce que leur fils soit en âge de régner, pensant que cela pourrait séduire son beau-père l'empereur d'Autriche, mais les Alliés refusent catégoriquement cette alternative, sachant que Napoléon pourrait contrôler lui même cette régence dans l'ombre.
- Une autre alternative pour les Alliés est donc de renouer avec l'ancienne dynastie, et de rétablir un Bourbon, membre de la famille de Louis XVI sur le trône. Les Alliés acceptent donc le retour des Bourbons tout en faisant promettre au candidat au trône qu'il reconnaîtra une partie des libertés acquises en 1789.
- Le frère de Louis XVI prend le titre de Louis XVIII. Par là, il induit l'idée de la continuité monarchique, en reconnaissant le règne fictif de son neveu Louis XVII, fils de Louis XVI. Louis XVIII, dont le règne a débuté le 6 avril fait son entrée dans Paris en mai 1814. Les documents d'époque rapportent un certain enthousiasme à ce retour, sans doute dû à la lassitude engendrée par les guerres napoléoniennes.
- Le 4 juin 1814, Louis XVIII octroie une Charte qui donne des pouvoirs forts au roi et à son gouvernement et institue deux chambres, selon le modèle anglais, dont la Chambre des députés élue au suffrage censitaire. Le roi n'a pas voulu du mot « constitution », trop évocateur de la Révolution. Il choisit donc le mot de « Charte », terme issu de la tradition monarchique médiévale, lorsque le roi accordait des « franchises » à ses sujets.

Le retour de Napoléon : les Cent-Jours (mars 1815-juillet 1815)

La Restauration suscite rapidement des mécontentements: Avec Louis XVIII sont rentrés en France beaucoup d'anciens émigrés en position de force qui veulent qu'on leur restitue les biens nationaux confisqués au cours de la Révolution ou bien qu'on les indemnise. Les bourgeois ayant acquis ces biens sont donc inquiets de ce retour des émigrés.

Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe, et avec un millier de gardes, il débarque dans le sud de la France en mars 1815 et entreprend de remonter vers Paris. Les garnisons sur son chemin reçoivent l'ordre de l'arrêter. Au lieu de cela, elles se rallient à lui aux cris de « Vive l'Empereur ! »

Le 20 mars 1815, Louis XVIII s'enfuit aux Pays-Bas, et Napoléon revient s'installer au Palais des Tuileries. Le retour de « l'usurpateur » provoque la riposte immédiate des Alliés qui mobilisent leurs armées, préparant une nouvelle offensive contre Napoléon. Sa position est délicate car s'il attend, il est sûr d'être vaincu. Il va donc attaquer le premier, et il marche sur les Alliés en Belgique. Mais cette campagne éclair de 4 jours s'achève avec sa défaite à Waterloo. Napoléon se rend aux Anglais et se voit exilé sur l'île de Sainte-Hélène, une île perdue au milieu de l'Atlantique sud, où il mourra en 1821.

La seconde Restauration : 1815-1830

Un nouveau gouvernement provisoire est constitué à Paris, dirigé par l'ancien conventionnel Fouché, qui avait été ministre de la police sous l'Empire. En juillet 1815, Louis XVIII rentre à Paris et retrouve le trône qu'il conservera jusqu'à sa mort en 1824. Lui succèdera alors son frère, le comte d'Artois, devenu Charles X, le père du duc d'Angoulême. Quoique devenu Dauphin de France, ce dernier ne règnera jamais, du fait de la révolution des Trois Glorieuses qui, en 1830, chasse définitivement de France la branche aînée des Bourbons.

Louis Antoine de Bourbon-Artois, duc d'Angoulême (1775 - 1844)

Louis Antoine est né le 6 août 1775 à Versailles, son père est le comte d'Artois, futur Charles X (1757-1836), frère du roi Louis XVI et sa mère Marie Thérèse de Sardaigne (1756-1805), de la maison de Savoie. Il appartient à la dynastie des Bourbons et il est titré à sa naissance *duc d'Angoulême* par Louis XVI.

Pendant la Révolution, il émigre dès le 13 juillet 1793 et il rejoint l'armée de Condé en 1792. Le 10 juin 1799, il épouse au château de Mitau (Russie) sa cousine germaine Marie-Thérèse de France (1778-1851), fille de Louis XVI.

A partir de 1807, Monseigneur de La Fare, évêque de Nancy, est chargé par Louis XVIII (autre frère du roi Louis XVI), de lui verser, ainsi qu'à son frère Charles Ferdinand de Bourbon, duc de Berry, des sommes importantes pour l'entretien de sa Maison.

Il combat en Espagne aux côtés de Wellington en 1814 et revient en France à la chute de l'Empire en avril 1814.

Débarqué à Bordeaux, il voyage dans une partie de la France pour ranimer le royalisme. Il vient notamment deux fois à Tours en visite officielle en 1814. La Restauration des Bourbons se met en place, malgré l'intermède des Cent-Jours en 1815.

Lors de l'intervention militaire en Espagne destinée à soutenir le roi Ferdinand VII menacé par les libéraux, c'est le duc d'Angoulême qui commande les troupes françaises. Celles-ci s'illustrent lors de la Prise du Trocadero (fort de Cadix) en 1823 et rétablissent l'absolutisme.

En 1824, suite à l'avènement de son père Charles X, Louis Antoine devient *dauphin de France*.

Mais, en juillet 1830, la révolution dite des « Trois Glorieuses » provoque la chute de Charles X : celui-ci abdique le 2 août 1830 en faveur de son petit-fils, Henri, duc de Bordeaux (1820-1883), fils posthume du duc de Berry. Cette abdication est contresignée par le duc d'Angoulême qui, n'ayant pas eu d'enfant de son épouse Marie-Thérèse, déclare renoncer à ses droits sur la couronne en faveur de son neveu. Cette abdication du duc d'Angoulême est de toute façon sans effets, car c'est Louis-Philippe duc d'Orléans, son cousin, qui est proclamé roi des Français par les deux Chambres le 7 août.

La famille royale part pour l'exil le 16 août, à Prague, puis en Autriche. Au décès de son père à Göritz (Autriche) le 6 novembre 1836, Louis Antoine de France devient l'aîné des descendants d'Hugues Capet, de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV. Les légitimistes le reconnaissent alors comme *roi de France et de Navarre* sous le nom de « Louis XIX ».

À sa mort en exil à Göritz (en Autriche ; maintenant Gorizia, en Italie) le 3 juin 1844, son neveu, le duc de Bordeaux lui succède comme aîné des Bourbons et « chef de la maison de France » sous le nom d' "Henri V", et, plus simplement avec le titre de « comte de Chambord ».

En exil, le duc d'Angoulême portait le titre de courtoisie de « *comte de Marnes* ». Il est enterré à Nova Gorica, en Slovénie.

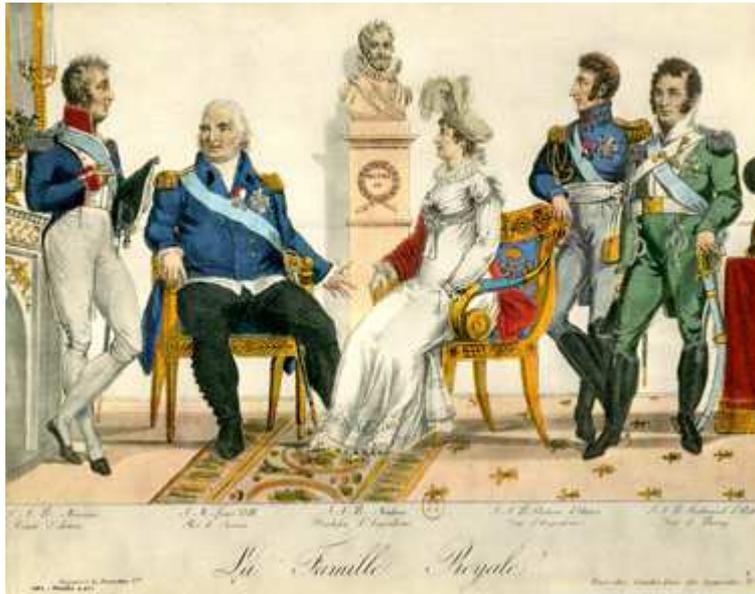
Le contexte historique en Indre-et-Loire

Les visites officielles du duc d'Angoulême à Tours en 1814

Avril 1814. Napoléon I^{er} abdique. Louis XVIII, frère de Louis XVI, devient roi de France. Son neveu, Louis Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, âgé de 49 ans et qui avait émigré en 1789, revient en France et il entreprend au cours de l'année 1814 la visite de nombreuses villes, pour s'assurer du soutien de l'opinion publique en faveur de la famille royale.

Lors de sa première venue à Tours, en mai 1814, un grand bal est donné à la préfecture. Sa seconde visite en août, se termine elle aussi par un bal, mais dans un hôtel particulier cette fois, la Maison Papion. Il est possible que le jeune Balzac, alors âgé de 15 ans, et élève du Collège de Tours (futur Lycée Descartes) y ait assisté. A moins de penser que la scène lui ait été inspirée par le récit d'un de ses proches, il aurait donc utilisé ses souvenirs d'adolescent en émoi pour décrire dans son roman « *Le Lys dans la vallée* » la première rencontre entre le jeune Félix de Vandenesse et Mme de Mortsauf.

Quoiqu'il en soit, ces deux visites officielles, dont l'organisation est retracée dans les archives du cabinet du préfet (Archives départementales d'Indre-et-Loire, 1 M 383), fournissent une belle occasion d'explorer le contexte politique, social, culturel et même urbanistique de la Touraine du début du 19^e siècle.

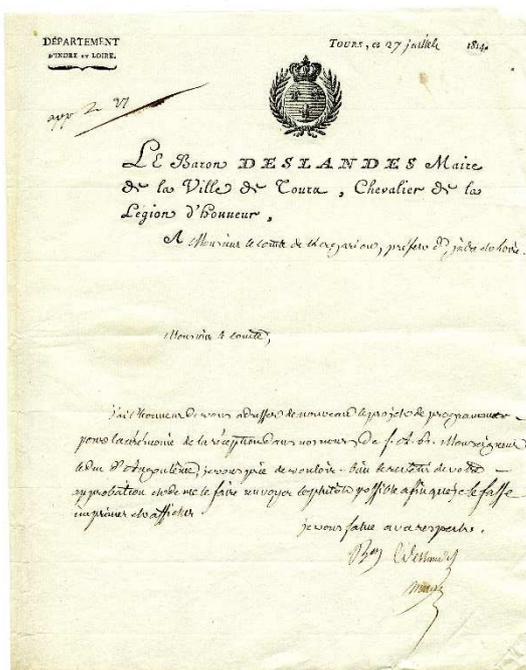
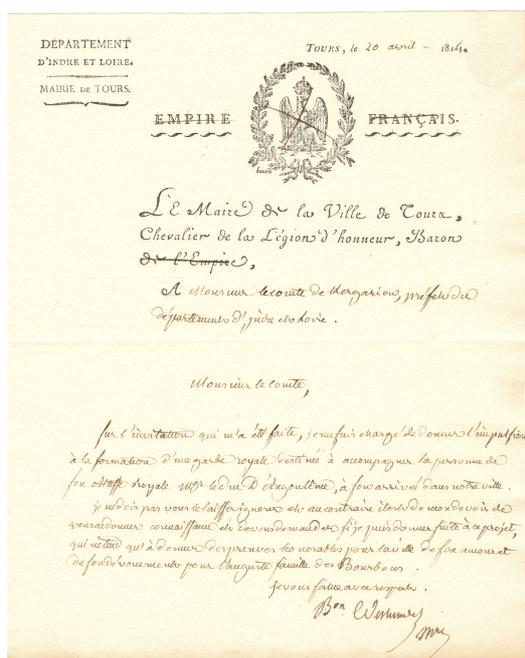


La famille royale en 1816. Gravure. Collection particulière

Louis XVIII est entouré, à gauche, par son frère le comte d'Artois, futur Charles X, dont les deux fils, le duc d'Angoulême, en habit bleu et le duc de Berry, en habit vert, se tiennent debout à droite, tandis que la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, est assise à leurs côtés. La famille royale est groupée autour du buste d'Henri IV. C'est un trait caractéristique de l'imagerie royaliste de l'époque. La Restauration à ses débuts se place volontiers sous l'égide de ce roi populaire et conciliateur et multiplie les manifestations en l'honneur d'Henri IV.

Une visite programmée

C'est donc à deux reprises en 1814 que la Touraine accueillit triomphalement le duc d'Angoulême, une première fois le 25 mai, puis le 6 août. Les correspondances échangées entre le maire de Tours et le préfet témoignent des préparatifs. Ainsi dans une lettre du 20 avril 1814, le maire de Tours informe le préfet qu'il s'est chargé « *de donner l'impulsion à la formation d'une garde royale, destinée à accompagner la personne de son Altesse royale Mgr le duc d'Angoulême, à son arrivée dans notre ville. Je ne dois pas vous le laisser ignorer et au contraire il est de mon devoir de vous en donner connaissance et de vous demander si je puis donner suite à ce projet, qui ne tend qu'à donner des preuves honorables pour la ville de son amour et de son dévouement pour l'auguste famille des Bourbons.* »



Lettres du maire de Tours au préfet d'Indre-et-Loire. 20 avril et 27 juillet 1814. (ADIL, 1 M 383)

Outre le contenu de la lettre du 20 avril 1814, c'est surtout l'en-tête qui est intéressant. Napoléon vient d'abdiquer le 11 avril, le maire de Tours n'a pas eu le temps de modifier la référence à l'Empire et il se contente de la rayer d'un trait de plume.

Lors d'un second courrier adressé le 27 juillet 1814, l'aigle impérial a été remplacé par les fleurs de lys et si le baron Deslandes a conservé son titre de noblesse, il ne mentionne pas que c'est sous l'Empire que celui-ci lui fut accordé.

De son côté, le comte de Damas, secrétaire et aide de camp du duc d'Angoulême, informe le préfet des demandes du duc : pourvoir à son logement et à ceux des personnes de sa suite composée « *du duc de Guiche, du vicomte d'Escan, du baron de Damas, de 2 valets de chambre, 4 valets de pied et 4 domestiques* », de préparer le dîner pour 18 heures et de fournir à chaque relais 24 chevaux de poste. Il lui précise que le duc désire voir les troupes « *et de s'assurer le plaisir qu'il éprouve à se trouver au milieu de la brave armée française* ».

Des villes pavoisées et des discours pleins d'éloquence

A Montbazon, où le duc d'Angoulême s'arrêta le 25 mai 1814, le maire de la commune rend compte au préfet avec émotion de la journée qu'il vient de vivre.

« Je ne puis vous peindre l'enthousiasme qu'a produit dans le cœur des habitants l'agréable nouvelle de l'arrivée de Son Altesse royale. Ils se sont tous empressés à orner de guirlandes et de couronnes la rue Royale depuis l'entrée jusqu'à sa sortie. Toutes les croisées ont été ornées de fleurs. La cocarde blanche a été arborée des plus jeunes aux plus vieux. Plusieurs drapeaux blancs ornés de lys ont flotté de toutes parts. J'ai eu l'honneur de prononcer à son Altesse une harangue. Ensuite les yeux de Son Altesse Royale se sont fixés sur les tableaux représentant Louis 15 (sic), et Marie de Pologne, son épouse et celui de Louis 16 que j'avais pris la liberté d'exposer à l'extérieur de la mairie. Ses yeux se sont mouillés d'attendrissement à la vue de ses illustres ancêtres. »

Un discours est prononcé par le maire de la commune de Montbazon, lors du passage du duc d'Angoulême, le 25 mai 1814.

« Monseigneur

C'est le plus beau jour de ma vie, que celui où la présence de Votre Altesse Royale peut essuyer 22 années de larmes. Je ne puis lui présenter les clefs de cette petite ville, mais j'ai l'honneur de lui offrir les cœurs des habitants qui sont tous ouverts à l'illustre maison des Bourbons. Monseigneur a fait sonner la trompette de notre délivrance dans la bonne ville de Bordeaux, cette ville a proclamé votre Altesse Royale la protectrice de son commerce, ici je n'offre à ses regards que des propriétaires et habitants de la campagne réclamant vos soins paternels, pour encourager l'agriculture et qui font retentir jusqu'aux cieux ce cri national : Vivent les Bourbons, Vivent le duc d'Angoulême et son auguste épouse. Vive notre père et notre roi Louis 18. Vive le Roy. »

A Loches, lors du second passage du duc d'Angoulême en Touraine, le 6 août 1814, les élus ont tenu à marquer sa venue de manière solennelle, et en font un compte-rendu détaillé :

« Arrivé à une heure et demi de l'après-midi, le duc d'Angoulême s'est arrêté à l'entrée de la ville en avant de l'arc de triomphe, qui y avait été élevé, précédé et suivi d'une garde à cheval formée des jeunes gens de la ville. Cette garde s'était postée à une demie-lieue de la ville en avant d'un premier arc de triomphe en feuillages décoré de drapeaux blancs élevé sur la route par M. Lemaître de Saint-Aubin qui s'y était porté vêtu à la Henri IV et à la tête de 20 paysans vêtus de la même manière. Des musiciens ont fait entendre l'air chéri de « Vive Henri quatre ».

« Son Altesse Royale était attendu par le sous-préfet, les membres du Conseil et les maires de l'arrondissement, le maire de Loches, son Conseil municipal, les membres du tribunal de 1^{ère} Instance, le curé et les desservants des paroisses de la ville, des chevaliers de Saint-Louis respectables par leur âge et leurs anciens services, quinze demoiselles vêtues de blanc, filles d'habitants les plus recommandables, chargés de présenter au prince les présents d'antique usage et par le chevalier Négrier, capitaine de génie, neveu du sous-préfet, tenant un cheval de main, pour être offert à Son Altesse Royale. La garde nationale et tous ses officiers, commandés par M. le chevalier de la Salle, chef de bataillon, retraité, bordait la haie sur deux lignes ».

« Au sous-préfet qui lui a adressé la parole, Son Altesse Royale lui a répondu avec bonté et affabilité que pressé de se rendre à Tours, elle ne pouvait s'arrêter et a traversé au pas les rues de la ville. Sur tous les édifices publics flottaient des pavillons blancs, toutes les maisons étaient décorées de tentures de feuillages, de fleurs et de verdure, toutes les croisées de drapeaux blancs ornées de fleurs de lys et d'un grand nombre de devises, dont celle-ci :

« Aux français qu'égarait une funeste erreur
Pour vengeance, Louis, apporte le bonheur
Fiers d'être les sujets du plus chéri des Rois
Leur amour pour Louis distingue les Lochois »

Le maire de Loches, son conseil et les jeunes filles se sont rendues à l'arc de triomphe élevé à la sortie de la ville où Son Altesse Royale a écouté le discours du maire et s'est vu remettre les présents couverts des armoiries de la ville. Il leur a répondu : « je suis satisfait de tout ce que vous avez fait pour moi, je m'en ressouviendrai, je regrette beaucoup de ne pouvoir m'arrêter quelques instants dans cette ville pour répondre à l'empressement qu'on m'y témoigne. »

« 21 coups de canon ont annoncé l'entrée de Son Altesse Royale et ont été répété lors de sa sortie. Nos cœurs l'y ont suivi, pleins de bonheur de l'avoir vue et de l'avoir entendue et pleins de regret de la perdre aussitôt ».

Bal et réjouissances à Tours

En effet, le duc d'Angoulême était attendu à Tours, où il arriva à 17 h. Pour magnifier son entrée dans la ville, il quitta la voiture de poste pour monter sur un cheval et fut accueilli officiellement par le maire de Tours et le préfet, en avant de l'actuelle place Jean Jaurès, à la Porte de Fer, nom donné à de grandes grilles qui fermaient la place, du côté de l'avenue de Grammont. De là, le duc d'Angoulême parcourut la rue Royale (actuelle rue Nationale), pavoisée, et où se pressaient de nombreux spectateurs. Après avoir pris quelques instants de repos à la préfecture, il se rendit dans la demeure de la famille Papion, où avait lieu la réception.



Vue de Tours, milieu 19^{ème} siècle. Archives municipales de Tours.

Le détail de cette gravure permet de situer l'hôtel Papion, qui se trouvait, à l'angle de la place et de la rue Royale, à l'emplacement de l'actuel hôtel de ville. L'hôtel était pourvu d'un vaste jardin, séparé du mail (actuel boulevard Heurteloup) par une balustrade et un fossé. Ce jardin se prolongeait à l'est par un autre jardin, lui-même contigu à celui de la préfecture.

Le déroulement de la réception est ainsi décrit dans les archives du cabinet du préfet.

« L'état-major de la 22^e division et celui des officiers du 27^e régiment, jaloux de prouver à Son Altesse Royale leur respectueux attachement à sa personne, avaient sollicité et obtenu la faveur de lui donner un repas et une fête auxquels ils avaient invité une partie des habitants. Le jardin Papion, l'un des plus beaux de la ville, avait été choisi et décoré à cet effet de la manière la plus élégante ; et sa situation le rendait d'autant plus convenable à cette fête que la multitude des spectateurs répandus sur le mail pouvait jouir du haut de ses remparts des illuminations de ce jardin et mêler ses acclamations à celles qu'y excitait la présence de Son Altesse Royale. Une table de plus de 150 couverts que terminait celle destinée au prince et à ceux qu'il avait bien voulu désigner, offrait tout ce qui pouvait flatter la vue et le goût.

Des couplets heureusement inspirés par les circonstances et composés par MM. Benizet, chef de bataillon, ex titulaire au 27^e et Christophe, capitaine au même régiment et officier de la Légion d'honneur ont été chantés à la fin du repas par ces deux militaires. S.A.R. a paru les entendre avec beaucoup de plaisir et les a priés de lui en remettre une copie. Le Prince en sortant de table a trouvé réunis dans les salles de bal une partie des dames invitées et huit jeunes personnes des familles les plus distinguées de la ville lui ont adressé d'autres couplets auxquels il a daigné applaudir avec cette aimable bienveillance qui lui gagne tous les cœurs. Après avoir satisfait l'empressement de tant de spectateurs qui ne désiraient voir et ne voyaient qu'Elle au milieu de tout ce qui l'entourait, le prince s'est retiré à son palais et l'impression de bonheur que sa présence avait répandue sur cette immense réunion a prolongé jusqu'au jour les plaisirs du bal. Des danses champêtres éclairées par la brillante illumination du mail répondaient à celles du théâtre de la fête. La ville entière présentait l'image de l'allégresse la plus vive puisque toutes les rues étaient illuminées ... »

Le souvenir de ce bal organisé en l'honneur du duc d'Angoulême servira, comme on l'a dit plus haut, de prétexte à Balzac pour introduire la relation amoureuse que le jeune Félix de Vandenesse va entretenir avec Mme de Mortsauf.

« ... Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même. Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler ainsi à ces princes qui paraissaient devant un public ébahi...

... Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel oblige une foule à côtoyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds, gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée, où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloès, un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête ; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui s'ourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies, sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées, qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie.

Balzac. Le Lys dans la vallée.